

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

Quebec, Jeudi 31 Décembre 1857.

LE

FANTASQUE,

REVUE CRITIQUE ET LITTÉRAIRE DES HOMMES ET DES CHOSES.

IMPARTIALITÉ — RAISON — DEVOIR.

Vol. I.]

IMPRIMÉ PAR O. CÔTÉ, PROULX ET CIE.

[No. 8.

QUÉBEC:

JEUDI, 31 DÉCEMBRE 1857.

A NOS LECTEURS.

Le retour du premier de l'an ajoutera demain douze mois à tant d'autres qui déjà forment les anneaux si variés de notre existence. La venue de ce grand jour nous trouve tout à fait disposés à le recevoir avec les salutations d'usage et à souhaiter particulièrement qu'il devienne pour nos amis et abonnés le commencement d'une suite d'années longues, joyeuses et prospères. Ce vœu, que nous formons pour le bonheur particulier et commun de tous, ne nous est pas dicté seulement par le devoir des convenances établies, mais il prend sa source dans l'intention de réciproquer de bienveillance avec le très grand nombre de personnes de la ville et de la campagne dont le patronage (soit dit sans nous encenser le moins du monde) suffit pour assurer au *Fantasque* une carrière prospère, si les collaborateurs ne lui manquent pas; et le patronage que les indulgents patrons du *Fantasque* veulent bien lui accorder après un mois et demi d'existence, lui est tellement agréable dans cette circonstance, qu'il se ferait scrupule de leur demander ou simplement d'attendre d'eux les moindres étrennes.

LA BATAILLE PERDUE.

Marius pleurant sur les ruines de Carthage n'avait pas un serrement de cœur comparable à celui qu'éprouvèrent hier matin les ex-candidats Huot, Plamondon et leur ami le sage Evanturel, en apprenant que le peuple de Québec, sur lequel ils avaient tant compté jusqu'au dernier instant, venait de les remercier finalement de leurs services en élisant, non pas eux, mais bien, à leur place, les trois candidats ministériels, Alley, Dubord et Simard. La nouvelle de cet événement avait circulé de bonne heure dans tous les quartiers de la ville. Rapprochés de nouveau par le sentiment de leur infortune, les candidats déçus n'osaient l'exprimer trop ouvertement, et cependant ils ne pouvaient se résoudre à la taire. Dans cette situation perplexe, le seul moyen qu'ils eussent de faire diversion à la douleur dont leur âme était saturée, c'était de recou-

rir à l'expédient des consolations mutuelles. Aussi ne laissèrent-ils pas échapper cette ressource. Tous les trois ils se réunirent sans délai dans le local mystérieux où se tiennent d'ordinaire leurs conciliabules, afin de deviser ensemble et de se raccorder au moins dans la tristesse de leurs souvenirs.

Marc-Aurèle, selon sa coutume, apostropha le premier ses deux confrères et leur dit :

Nous voilà donc battus, mes camarades, et battus sans espoir ; encore une élection de perdue ! Il nous faut prendre le denil, quoiqu'il nous en coûte, et nous résigner à attendre de nouvelles élections générales, c'est-à-dire à battre encore la lame pendant quatre mortelles années. C'est bien triste, ma foi ; et qui sait si dans quatre ans de cette date, M. Holton et le *National* seront encore du monde ou s'ils seront morts et enterrés tous deux, comme le sont aujourd'hui nos pauvres candidatures ?... Mettons en commun notre sagesse collective et tâchons de nous recueillir sur les conséquences et sur la signification de cet échec déplorable. Allons, mes bons amis, répondez à mon appel et jouons un peu de la langue. Evanturel, tu m'entends, n'est-ce pas ? Relève donc la tête et ne soupire plus. Et toi, pauvre Huot, secoue-moi cette apathie qui te fait passer pour un cancre, et mets à nu tes pensées ; c'est le moment ou jamais d'abonder en paroles ; et d'ailleurs le poète l'a dit expressément pour nous :

A raconter ses maux souvent on les soulage.

Huot.—Quant à moi, je n'ai pas un pressant besoin d'être soulagé ; garde cela, si tu veux, pour notre ami Evanturel, qui doit aussi connaître ses besoins...

Evanturel.—Sans doute, je connais mes besoins, et c'est pour cela qu'il me semble que le plus tôt j'en aurai fini avec vous deux, le mieux ce sera pour mon honneur et pour mon repos.

Huot.—(S'inclinant devant son ami Evanturel) Merci, brave champion, du compliment que tu nous fais. (S'adressant à Marc-Aurèle) Je ne me soucie plus de politique, Aurèle, et je te dirai franchement que tu aurais mieux agi peut-être en me laissant tranquille, au lieu de m'aider comme tu l'as fait à me faire battre sur les hustings par ces corrompus de ministériels. Pour tout dire, Aurèle, je ne t'ai pas la moindre obligation pour ce que tu as fait et je ne t'en remercie pas, car ce serait te remercier d'avoir gâté ma position...

Marc-Aurèle.—Oui, gâté ta position... et quelle position avais-tu, mon cher, à part celle d'avoir été chassé de ton ci-devant comté de Charlevoix ?

Huot.—N'importe ; chassé ou non, il y a toujours ceci à mon avantage, c'est qu'avant la défaite que nous venons d'essuyer tous trois, j'étais bien moins mal que me voilà maintenant. Lequel de vous deux me niera cette proposition ?

Evanturel.—Je ne me mêle pas de vos affaires, n'ayant déjà que trop des miennes. Aussi, je vous dirai que pour moi je me considère comme celui qui a le plus à se plaindre... car je n'ai pas été chassé, moi, de mon comté, mais c'est un autre candidat qui m'a poussé dehors...

Marc-Aurèle.—Cela prouve la grande influence dont tu disposais dans le comté de Québec. Ah ! ça, aurez-vous fini bientôt de vous plaindre tous deux, pour que j'aie enfin mon tour ?

Evanturel.—Ton tour ? ton tour ? Tu n'as pas de tour à prétendre,

après celui que tu viens de me jouer. Au contraire, ton devoir est de m'écouter en silence, puisque tu ne m'as ouvert les bras que pour me jeter au plus creux de l'abîme ; puisque, là-bas, je n'étais qu'un candidat manqué, tandis qu'ici j'étais un candidat morfondu ; ce qui n'est pas la même chose. J'ai une autre raison pour te dire, Aurèle, que tu n'as pas droit de te plaindre à ton tour : c'est que, vois-tu, jamais tu n'as eu, comme Huot et moi qui te parle, l'honneur d'être représentant du peuple et d'avoir un siège au parlement ; il y a même toute apparence que tu ne siègeras jamais ailleurs que dans ton bureau... Tu t'es présenté deux fois comme candidat à la cité de Québec, et deux fois tu t'es brisé contre un écueil. Cela prouve aussi la grande influence dont tu jouis parmi tes concitoyens !..

Marc-Aurèle.—Tu as belle grâce à te moquer de mon influence. Est-ce que, il n'y a pas encore quatre semaines, tu n'étais pas bien aise d'avoir cette influence à ton service ? Pourquoi me reproches-tu ce matin le peu d'efficacité qu'elle a eue en ta faveur ?

Évanturel.—Pourquoi ? c'est parce que j'ignorais qu'elle eût une efficacité aussi minime. Mais le résultat de l'élection est venu me désabuser, et j'ai maintenant les yeux ouverts. Avec cela, tu me permettras de te dire que mon influence est égale à la tienne, c'est-à-dire que tu n'en as pas plus dans la cité de Québec que je n'en ai, moi, dans le comté de Québec. Comprends-tu, mauvaise tête ?

Huot.—Sans doute, nous comprenons ; et je sais bien que moi-même je ne suis pas plus influent dans le comté de Charlevoix que nous ne le sommes tous trois dans la cité de Québec ; de manière que nous voilà trois hommes nuls, et ce sera pour longtemps, hélas !

Évanturel.—Vous admettez tous deux ce qui est vrai, mais cela ne suffit point, car si vous reconnaissez que l'influence n'est malheureusement pas notre lot, dites à quoi bon ces conciliabules que vous teniez depuis tant de semaines ; ces comités secrets dont le mystère a transpiré de suite jusqu'aux oreilles de nos ennemis ; ces discours inflammatoires que toi, Marc-Aurèle, tu prononçais pour amadouer les auditeurs de tout calibre ; et enfin cette mortelle procession aux flambeaux où je vous ai suivis de la meilleure foi du monde, et que tout le monde a sifflée sans miséricorde, nous trois compris ? En un mot, pourquoi toutes ces choses, si ça ne devait aboutir à rien ?

Marc-Aurèle.—François a raison : que nous sert tout le trouble que nous nous sommes donné ? Mais, s'il veut être de bon compte, François conviendra qu'il se trompe en paraissant supposer que l'influence des démocrates de Québec doit être évaluée d'après l'élection qui s'est terminée hier.

Évanturel.—Et comment donc l'évaluerons-nous, si ce n'est pas d'après les votes enregistrés ?

Marc-Aurèle.—C'est bien simple : nous l'évaluerons d'après les *bons votes*, qui sont de notre côté, et non d'après les votes *corrompus*, comme le sont le plus grand nombre des votes ministériels.

Évanturel.—Je ne nie pas qu'il y ait beaucoup de votes frauduleux du côté des ministériels ; je l'affirme au contraire. Mais je maintiens aussi que les rouges se sont donné quantité de votes des plus illégitimes, et qu'on a fait voter jusqu'à des enfants de six ans au poil de la rue du Pont.

Huot.—Francis ne ment pas ; il y a eu de la fraude des deux côtés.

Marc-Aurèle.—Mais, s'il y a eu de la fraude des deux côtés, vous admettez au moins que les rouges n'avaient que deux polls, tandis que les ministériels en avaient cinq ; d'où je conclus que les ministériels ont fraudé plus, et beaucoup plus que leurs adversaires.

Evanturel.—Tu nous donnes-là un argument qui te casse, mon pauvre Aurèle. En disant que cinq polls ont lutté contre deux, tu reconnais par là que les ministériels, qui avaient cinq polls, étaient plus puissants que les rouges, et que leur arène embrassait une plus grande étendue de la ville et par conséquent un plus grand nombre de voteurs. Comment pourrais-tu nier cela, mon cher, sans nier que deux et deux font quatre ?

Marc-Aurèle.—J'avoue qu'il m'est impossible de soutenir que deux et deux font cinq. C'est singulier, Francis, comme tu nous poses quelquefois des objections qui nous arrêtent court ; tu ne passes pourtant pas pour le plus fin de la bande. Depuis longtemps cela est écrit dans le *National*. Mais enfin, allons jusqu'au bout ; et puisque tu veux absolument que les ministériels commandent plus de voix que nous, tu devrais bien au moins nous dire pourquoi ces messieurs, qui sont si forts, se servent néanmoins de la fraude, comme s'ils devaient sans cela manquer leur coup.

Evanturel.—C'est une affaire, celle-là, qui s'explique d'elle-même. Les ministériels emploient la fraude et ils font mal ; mais ils l'emploient parceque vous l'employez vous-mêmes. S'ils vous laissaient faire, vous seriez les vainqueurs, et le seul moyen qu'ils aient de vous tenir tête, c'est de vous imiter, car vous ne nierez pas que c'est vous, les rouges, qui avez commencé le jeu...

Marc-Aurèle.—Je nie cela.

Evanturel.—Nie tant que tu voudras, Marc-Aurèle, il y a des faits que tu ne peux détruire. L'hiver dernier, quand tu luttas contre M. Stuart, les gens de ton parti empruntèrent tant de voix à des individus qui n'existaient pas ou à qui la loi défendait de voter, que c'en était une moquerie...

Marc-Aurèle.—Je nie cela.

Evanturel.—Et toi, Huot, qu'en dis-tu ? Mets-toi une main sur la conscience et l'autre sur les yeux, et déclare s'il n'est pas vrai qu'il a été commis d'horribles tours de passe-passe aux deux élections où notre ami Aurèle jouait le rôle de candidat ? Parle... nous écoutons.

Huot.—Ma foi, je pense que... c'est un fait qui a des proportions... je ne sais trop qu'en dire... qu'en pensez-vous vous-mêmes, gentils moineaux ?

Evanturel.—Tu ne réponds pas à la question, et c'est dommage. Quand tu écris dans le *National* tes prononciamentos en style d'Apocalypse, tu ne te gênes pas tant de dire que les ministériels commettent des fraudes abominables en affaires d'élections ; dans ce cas-là tu affirmes toujours sans hésiter et sans preuves... Que ne parles-tu maintenant des rouges ?

Marc-Aurèle.—Arrête un peu, Francis. Quand Huot ou moi nous écrivons dans le *National*, nous sommes l'organe d'un parti, et nous nous taisons exprès sur toutes les bassesses que ce parti pourrait commettre.

Evanturel.—Mais cela prouve que vous n'êtes pas des gens scrupuleux, et voilà tout. Cependant, et vous pouvez en être sûrs, les faits de votre parti seront divulgués un jour, et vous tomberez de plus en plus dans l'opinion publique.

Marc-Aurèle.—Mais où nous mènes-tu donc, François, avec ces lardons que tu nous envoies ? Ne t'ai-je pas déjà dit que nous n'avons, quant à nous, rien à faire avec la sainte opinion publique ? Nous avons été de bons garçons pour toi. Est-ce que tu nous en veux parceque tu te vois désappointé ? Ce n'est pas notre faute, je t'assure, car nous ne demandions pas mieux que d'être élus.

Evanturel.—Je ne vous en veux pas, mais je vous blâme de m'avoir fait accroire que vous aviez pour vous les trois quarts des électeurs, tandis que le quart des vrais électeurs ne sera jamais de votre côté.

Marc-Aurèle.—Mais si tu avais réussi dans ta candidature, tu nous ferais des compliments, sans doute ?

Evanturel.—Pas du tout, mais je verrais que vous ne me trompiez pas, et je me dirais à moi-même que vous aviez le coup-d'œil juste. Aujourd'hui, j'ai une preuve terrible du contraire, et vous me paraissez descendus à bien des degrés au-dessous de zéro.

Huot.—A la question, mes amis, et parlons un peu de ce que nous allons faire, maintenant que nous voilà complètement désarçonnés.

Evanturel.—Je n'ai pas besoin, Huot, que tu te mêles de ce que nous avons à dire. Vous êtes parfaitement libres de faire à l'avenir tout ce qu'il vous plaira, la chose m'est à peu près égale ; mais tenez-vous bien avertis que je ne me mêle pas à vous et qu'à l'avenir on ne dira plus Plamondon, Evanturel et Huot, mais tout ce que vous voudrez à la place.

Marc-Aurèle.—Comment, François, tu es ingrat à ce point que de nous quitter, et tu fais le superbe encore ! Allons, petit serpent, nous t'avons réchauffé dans notre sein et voilà que tu nous mords ; mais ça ne fait pas de mal, car on s'y attendait. Une autre fois tu iras chercher ailleurs que chez nous des influences pour te faire élire...

Evanturel.—Ne mentionne donc plus, je t'en prie, ton influence ; c'est comme si tu me défilais les Mille et Une Nuits. Tu parles depuis deux ans de faire élire les autres, et tu ne peux te faire élire toi-même. C'est pitoyable !

Huot.—Mon cher Evanturel, tu te trompes ; Aurèle est l'homme qui se trouvait élu comme nous, car il y avait dans le livre de notre ami J. B. Pruneau, le notaire, des milliers de noms qui suffisaient pour nous assurer un triomphe à la Marc-Aurèle.

Evanturel.—Ne badines donc pas ; je sais toute l'histoire. On avait dérobé à l'ami Pruneau son livre de poll, et, pendant la nuit, des mains perfides en couvrirent les pages de nous innombrables. Quelque temps après minuit, on jeta à M. Pruneau son livre en le passant à travers une fenêtre. Mais toutes ces fausses voix ne comptèrent pas, car M. Pruneau alla déclarer au sheriff ce qui en était, et la fraude ne réussit point.

Marc-Aurèle.—Et c'est à cause de ce fait là de Pruneau que je ne suis et ne serai peut-être jamais élu. C'est dommage ; ma qualification était toute prête et je l'ai même filée au shériff...

Evanturel.—C'est dommage, dis-tu, Aurèle ? Tu devrais dire plutôt

que la chose a bien tourné, car la probité le voulait ainsi. Ne trouvez-vous pas admirable comme je la trouve la conduite de l'ami Pruceau dans cette conjoncture ?

Huot.—Franchement, je suis d'opinion que l'honnêteté est si rare dans notre parti, que cet acte-là de Pruceau est presque de l'héroïsme...

Marc-Aurèle.—Bien dit, mais nous ne sommes pas plus avancés qu'au début de notre entretien. Convenons donc de ce que nous allons faire ; et toi, François, ne te fâche plus si j'insiste sur l'examen de cette question.

Evanturel.—Faites l'examen que vous voudrez ; je vous ai déjà dit que je ne m'en mêlerais pas.

Huot.—Est-ce tout de bon, François, que tu ne seras plus des nôtres ?

Evanturel.—C'est bien probable, mais nous en parlerons une autre fois. Le sujet est grave.

Huot.—En attendant que tu nous en reparles, mon ami, je vais prendre un parti : c'est de ne rien faire.

Marc-Aurèle.—Il y a longtemps, ce me semble, que tu as pris ce parti là.

Huot.—J'écrirai seulement bout-ci bout-là dans le *National*.

Evanturel.—Et moi aussi je me mettrai à ne rien faire.

Marc-Aurèle.—Ça n'est pas nouveau pour toi.

Evanturel.—J'écrirai seulement bout-ci bout-là dans le *Journal de Québec*.

Marc-Aurèle.—Vous ferz bien tous deux, mais peut-on savoir ce que vous écrirez l'un et l'autre ?

Evanturel.—J'écrirai dans un sens ou dans un autre, mais je ne puis dire précisément lequel.

Huot.—Je ferai précisément comme toi.

Marc-Aurèle.—Mais si vous ne savez pas quelle chose écrire, il vous arrivera peut-être d'écrire l'un à l'opposé de l'autre.

Evanturel.—Ça ne fait rien ça, petit bijou, car nous ne signerons pas nos articles, et les lecteurs ne s'en apercevront pas.

Marc-Aurèle.—Bien, très bien ; je vois que vous ferz tous les deux de la ratatouille. C'est à quoi je m'attendais. Mais pendant que vous fânerez en écrivant bout-ci bout-là, que ferai-je, moi, si vous admettez que je ne puis vivre de l'air du temps ?

Huot.—Toi, mon cher, tu feras comme tu l'entendras, et nous te troublerons le moins possible, jusqu'à nouvel ordre.

Marc-Aurèle.—J'entends ; vous ne me troublez en aucune façon tant que vous n'aurez pas besoin de moi, et, dans tous les cas, vous ne me serez utiles à rien. Je n'ai jamais été traité d'une autre manière par tous ceux que j'ai servis en politique.

Evanturel.—Les grands hommes ne sont pas récompensés toujours selon leurs œuvres, car il faudrait quelquefois leur élever des monuments ou bien les pendre. Quant à toi, Aurèle, j'avoue que tu n'es pas indemnisé pour tout ce que tu as fait dans le but d'obliger tes alliés politiques, mais le temps est un grand maître, et avec les années on vient à bout de tout.

Marc-Aurèle.—Tu veux faire le plaisant, et tu ne t'y entends pas plus qu'à ramer des choux. En politique, je suis prêt à t'accepter quand les circonstances le requerront, mais en dehors de ce qui s'appelle politique,

je te classe parmi les grands benêts de l'époque. C'est entendu. Huot a le crin sur les oreilles, et ne dit mot. Vous vous entendez tous les deux comme des compères. Je suis désolé de ma déconfiture, et vous ne me témoignez que de l'indifférence. Les destins cependant m'ont vengé : je perds ma candidature il est vrai, mais vous perdez chacun votre collège électoral, et c'est beaucoup plus. Mon sort est préférable au vôtre, car vous tombez de haut et moi je reste dans le même bas-fonds. Il est vrai que mon avenir politique n'est pas couleur de rose, mais le malheur des temps le veut ainsi, et quand je vois le brave Fourrier succombant déjà sous le faix d'une quatrième candidature, cela me réconcilie avec mon dernier désastre. Je ne désespère même pas encore de ma fortune politique : les circonstances peuvent changer et elles changeront. Je vais m'appliquer aux affaires sérieuses et devenir un homme. Quant à vous deux, vous ne serez jamais cela. Un jour à venir, lorsque mon chemin se sera aplani comme il faut, j'y entrerai seul et vous barrerai le passage, car je suis déterminé à ne plus soutenir des ingrats. Alors vous aurez beau me faire des niches ; je vous les rendrai en m'amusant à réfléchir sur la sottise de mes complaisances passées et sur la longueur de vos quatre oreilles.

QUESTIONS.

Pourquoi M. Francis Evanturelle doit-il être jaloué par les *sportmen*? Parcequ'il est l'inventeur d'un *sport* nouveau, qui est la *course au casque*. Est-il seul l'auteur de cette découverte?

Non, mais il l'est conjointement avec ceux qui lui ont donné la chasse. Tous les lieux lui conviennent-ils pour se livrer à ce jeu?

On ne sait, mais il y excelle surtout dans la région du Mont-Calme. (quartier Montcalm.)

Ce jeu est-il difficile?

Quand il l'exécute, il paraissait qu'il ne fallait que de bonnes jambes et un jarret souple pour réussir au mieux ; joint à cela un peu de souplesse dans l'échine, pour sauter les clôtures.

SICARD.

On dit qu'un de nos marchands gros bonnets, un des rares débris des anneaux brisés de la défunte queue de l'ex-ministre des terres de la couronne, a fait une pénible excursion au *Château*, dans le but très certain d'acheter une alliance avec le candidat opposé à l'honorable de Montmorency, c'est-à-dire, pour faire cesser la lutte, moyennant indemnité en beaux écus sonnants. Le rapport ajoute que le marchand ayant été berné, s'en est revenu l'oreille basse, et que la contestation sera chaude un peu plus que de coutume... Est-ce possible!

UN VOISIN DU SAULT A LA PUCE.

AUX CORRESPONDANTS.

P. Y. B.—Vous êtes reçu, mais l'on ne vous admet pas ; c'est qu'il nous faudrait votre nom en toutes lettres, sans quoi *point de noms point de suisses*. Notre *impartialité* ne s'exerce qu'à cette bonne condition. Vous sauriez dû plus tôt le savoir.

* * * " Z peut envoyer sa lettre. "—Il saura à qui répondre s'il veut bien se faire connaître à L. Lemarsais, au bureau du *Fantasque*.

Nous croyons devoir prévenir nos correspondants que tout article qu'ils adresseront au *Fantasque*, si la longueur n'en excède pas de justes bornes, y sera inséré, mais aux conditions suivantes :

1o. Que le caractère personnel des individus, quels qu'ils soient, y soit convenablement respecté.

2o. Que le style des compositions soit passable, car nous nous proposons de ne les plus corriger, sauf exception.

3o. Que les écrits destinés au *Fantasque* soient moraux par le fond, adaptés aux principes de toute société bien organisée, et en aucun cas *irréguliers*.

4o. L'administration du *Fantasque* se réserve en outre le droit de rejeter toute composition qui lui paraîtrait insuffisante sous le rapport du mérite intrinsèque, de l'à propos ou des bienséances.

N. B.—Les noms des correspondants (de ceux qui voudront critiquer les paroles ou les actes des hommes publics) seront protégés par un secret inviolable. Les correspondants qui attaqueront *les caractères*, pourvu que ce soit par motif évident de bien public, appaieront leurs avancées de leurs signatures en toutes lettres dans le *Fantasque*.

ÉTONNANTE NOUVELLE.

Le *Journal de Québec* apprend à ses lecteurs que le *Fantasque* actuel est le *frère cadet* du *Fantasque de M. Aubin*. Mais le *Journal* tombe là dans une erreur de plus graves.

Le *Fantasque* de M. Aubin était un enfant unique et n'avait pas de collatéraux ; le *Fantasque* d'aujourd'hui lui succède, mais ne descend pas de la même souche. De plus, *Fantasque* premier, dans l'ordre des dates, voguait à pleines voiles sur la mer rouge, au grand désespoir, dit-on, du *Journal de Québec*, *Fantasque* second, au contraire, sans rechercher exclusivement les eaux bleues et calmes, ne cingle que sous certains vents, les mêmes *bons vents* qui poussèrent jadis le *Journal de Québec* dans le chenal droit. En voilà assez pour faire comprendre aux lecteurs du *Journal* que les deux *Fantasque* sont comme les jours, ils se suivent et ne se ressemblent pas.

Si le *Journal de Québec* aimait (ce que nous n'assurons pas) à voguer en mer rouge, il suivrait précisément l'itinéraire du *Fantasque de M. Aubin* ; mais s'il préfère d'autres eaux, nous mettrons à la voile ensemble et nous voguerons de conserve, comme de bons alliés, à la rencontre de l'ennemi.... Topez-vous là, *Journal*?....

A V I S .

Le *Fantasque* ayant l'avantage d'être soutenu par le suffrage et par les abonnements d'un grand nombre de lecteurs, l'opinion semble s'inquiéter de savoir les noms des collaborateurs qui le rédigent. Les imprimeurs du journal sont dans une impuissance absolue de répondre aux demandes qui leur sont faites ou adressées de tous les coins sur cet article très délicat, attendu qu'ils ne connaissent pas messieurs les collaborateurs du *Fantasque*, tout drole que cela puisse paraître de prime-abord.

Cependant, le directeur de cette publication est la personne à laquelle les curieux feront bien de s'adresser, soit à deux heures de l'après-midi, soit le soir vers les sept heures, au bureau du *Fantasque*, s'ils veulent apprendre quelque chose.

En attendant, le directeur du *Fantasque* croit devoir assurer le public que les noms par lesquels on prétend désigner les collaborateurs sont *faussement* mis en circulation. Un monsieur est venu se plaindre à nous de ce qu'on a fait remonter à lui les productions du *Fantasque*. Nous déclarons que les *jeunes* collaborateurs de ce journal n'appartiennent pas plus au barreau qu'ils n'ont appartenu ci-devant à la presse canadienne. Les comparaisons de style conduisent souvent à des *imbroglios*, et nous prions les curieux de ne pas s'aventurer facilement sur la mer des conjectures ; si notre conseil n'est pas suivi, nous forcerons les indiscrets à nous dire quelle plume enfanta, il y a deux ans, la *Pléiade Rouge*... Devinez !

CONDITIONS.

Ce journal paraît, autant que possible, tous les JEUDIS. Il est rédigé (comme le plus des journaux actuels) par un nombre inconnu de collaborateurs qui ne sont nommés jamais. PRIX : QUATRE SOUS par numéro. Pour favoriser les personnes de la campagne qui ne peuvent l'acheter sur les lieux, on l'expédie par la poste à ceux qui en font la demande en payant d'avance (QUATRE SOUS par numéro) pour le temps qu'ils desireraient le recevoir.